

Hommages à François Trucy

Lundi 8 décembre 2025

I – INTRODUCTION

Jacques KERIGUY

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ouvre cette séance de l'académie de Var au cours de laquelle seront prononcées, ainsi que l'a annoncé notre Président, des communications destinées à montrer la place qu'a occupée François Trucy au sein de notre compagnie, certes, mais aussi dans l'évolution de sa ville, Toulon, du département qui la contient, le Var, de la région qui lui était chère, la Provence, et enfin, de notre pays.

Mon propos sera modeste : je parlerai de l'académicien, bien sûr, mais évoquerai davantage l'ami, un ami chaleureux, dont l'humour, la jovialité et le franc-parler faisaient les délices de ses hôtes. Car François aimait la vie. Elle lui offrait des promesses à chaque instant renouvelées, qu'il saisissait avidement. Sa générosité, son humanité fortifiaient leur accomplissement ou, quand survenait l'échec, évitaient qu'elles ne soient totalement dilapidées.

François Trucy : une voix, un style, une conviction.

L'an dernier, l'académie lui a offert un livre intitulé *Au cœur de la mêlée*, qui rend hommage à l'homme politique et à l'historien. Dans cet ouvrage, André Bérutti, son ami très proche, associé à la rédaction de plusieurs textes composés au moment de la retraite, a proposé une biographie de François dans laquelle j'ai abondamment puisé.

François Trucy est né à Toulon le 9 juin 1931. Sa famille est solidement implantée dans le Var depuis 1420, à Barjols, dans un premier temps, puis à Brignoles, avant de s'installer à Toulon. Son grand-père, Albert César Édouard, a fait construire dans le quartier de Claret une bastide occupée jusqu'à sa destruction par les bombes américaines, en 1944. De génération en génération, s'est transmise, en ces lieux successifs, une étude notariale prospère. Pour éclairer sa curiosité, François dispose du *Livre de raison*, composé en 1806 par son aïeul François César Timothée. Sa lecture lui a permis de remonter six siècles d'histoire, dont il a exposé heurs et malheurs dans plusieurs ouvrages.

François passe son enfance, jusqu'en 1943, dans sa ville natale. Son attirance irrésistible pour la médecine met fin à la tradition notariale dans laquelle s'est établie la famille depuis son origine. À l'issue de ses études secondaires chez les pères maristes, puis au collège Peiresc, il ouvre une parenthèse lyonnaise au terme de laquelle il obtient son doctorat en médecine. Suivent des séjours parisiens, consacrés à la sérologie, puis marseillais, qui lui permettent d'obtenir un diplôme d'hématologie.

En 1956, François est de retour dans sa ville natale. Il y ouvre un laboratoire de biologie médicale sur la place Gambetta. L'année suivante, il épouse Françoise Mathilde Olmer, elle aussi médecin biologiste. Tous deux, écrit André Bérutti, « ont toujours marché d'un même pas et vogué sur le même bateau, qu'il fût "de plaisance" ou "galère". Ils connurent en effet les pires tempêtes qui n'épargnent pas les hommes publics ».

Car François est habité par de nombreuses convictions : l'important, à ses yeux, est de s'engager. Pour lui, la politique n'est ni une carrière ni un rituel, mais une mission. Il s'engage donc. Pour la profession qu'il a choisie, d'abord : il milite pendant vingt années dans le syndicalisme médical. Mais c'est au devenir de sa ville qu'il consacre principalement son énergie durant vingt-cinq années, de 1971 à 1996 : conseiller municipal chargé des espaces verts, puis des finances lors des mandats de Maurice Arreckx, il est élu maire de Toulon en 1985 et le restera jusqu'en 1995. Il prolonge son action au sein du conseil général du Var, douze années durant, de 1976 à 1988 et au niveau national, entre 1985 et 2014, en tant que sénateur exerçant, notamment, les fonctions de secrétaire de la commission des finances, du contrôle budgétaire et des comptes économiques de la Nation.

Vient la retraite, à l'âge de 83 ans. Elle est féconde, malgré la maladie qui diminue son activité physique sans jamais entamer sa vivacité d'esprit, sa mémoire ni son inventivité. L'historien se révèle, l'académicien enrichit l'institution de ses interventions. Pour lui, remémorer le passé est engager le présent et l'avenir. Douze ouvrages en douze ans, auxquels s'ajoute la numérisation de sa magnifique collection de cartes postales, offerte à notre académie, et un monumental Atlas des cartes et plans de Toulon, déposé dans diverses institutions locales, départementales et nationales : le bilan est impressionnant.

Ma rencontre avec François Trucy a été tardive. Elle s'est produite en 2014, lors de l'assemblée générale de notre académie. François, membre associé depuis 2004, venait de prendre possession du fauteuil numéro 44, antérieurement occupé par le président honoraire Pierre Navarranne. Le hasard nous a placés l'un à côté de l'autre lors du déjeuner organisé à l'occasion de cette manifestation. Le président que j'étais alors, l'a remercié, comme il se devait, d'avoir permis la rénovation des locaux où nous nous tenons aujourd'hui en nous offrant pendant plusieurs années une partie importante de sa réserve parlementaire. Et puis la discussion a porté sur de nombreux autres sujets. Pour moi, ce fut une révélation. Nous nous sommes retrouvés ensuite très régulièrement, et nos relations furent sans ombre, toujours empreintes d'amitié, oserai-je dire, de complicité. Les échanges avec François étaient intenses, réfléchis, mais toujours enrobés de bienveillance.

S'il éprouvait du découragement, de la rancœur, jamais il ne le laissait paraître. Sérieux, lorsqu'il évoquait Toulon, sa ville, lorsqu'il abordait les valeurs de la République, le rôle de la Nation, il évitait d'accabler ceux qui l'avaient trahi par lâcheté ou intérêt personnel. Bienveillant mais lucide, il montrait que, pour lui, l'empathie n'est ni de droite ni de gauche.

*

En préparant cet hommage, j'ai cherché un mot qui caractérise la multiplicité des activités auxquelles s'est livré François et, en même temps, en révèle la profonde unité, un mot qui montre les différentes facettes de l'homme et, simultanément, en illustre l'harmonie. J'ai retenu le mot « transmission ». C'est lui, en effet, qui me paraît qualifier son activité politique tout autant que les travaux historiques auxquels il s'est livré au cours de sa retraite. Transmission d'une mémoire, mais aussi transmission d'une réflexion, d'une conviction.

Ce terme, certes, n'est pas à lui seul représentatif de son action politique. Il faudrait l'associer à de nombreux autres vocables, créativité, courage, « recherche de l'idéal à travers des réalités », comme l'a écrit De Gaulle, mais il est celui qui, sans doute, intègre le plus solidement François dans les missions de notre académie.

La transmission, considérée comme « processus même de l'humanisation », semble particulièrement indispensable à un moment où une modernité fracassante ébranle ses canaux habituels – l'école, le discours politique, les médias - et peut-être même ses objets. Nous en sommes hélas chaque jour les témoins. Or conserver sa mémoire est une condition obligée pour qui a le désir d'orienter sa propre vie, mais aussi la volonté légitime de s'arracher à la servitude héritée d'un passé jugé obsolète et de faire évoluer la société et les esprits de ses contemporains. N'est-ce pas l'ambition légitime de tout élu, son devoir même ?

Ce principe, François Trucy l'a mis en pratique tout au long de son action politique, comme le montreront les interventions qui vont suivre, tout autant que dans l'activité à laquelle il a consacré sa retraite. Avait-il fait sienne cette affirmation de Milan Kundera déposée dans son roman *L'Identité* : « Se souvenir de son passé, le porter toujours avec soi, c'est peut-être la condition nécessaire pour conserver, comme on dit, l'intégrité de son moi » ?

Mais le passé est solidaire de l'avenir. François le savait : la politique n'a pas pour objet de désincarner le présent ; si elle s'inspire du passé, c'est pour bâtir l'avenir. Cette évidence lui a permis de moderniser sa ville et d'introduire des innovations, parfois audacieuses, la validation du tunnel destiné à traverser sans encombre la ville ou la création de Var-Technologies en sont deux exemples. Elle l'a conduit également à apporter un soutien constant à une action culturelle fragile au moment de son éclosion, qui a rapidement acquis une dimension nationale à partir de 1985, je veux parler du Théâtre national de la danse et de l'image de Châteauvallon.

Cela se passait il y a quarante ans.

L'académie a reçu avec profit de multiples témoignages de cette volonté de transmettre et l'a éprouvée dans ses séances. Elle a apprécié la pertinence et la qualité des ouvrages que lui a adressés François Trucy.

S'il est vrai que l'homme s'accomplit à partir de racines profondément enfouies dans le passé, François a, avec précision, observé et révélé les siennes. Il en a découvert la vigueur et montré les implications. Doté de ces racines, l'homme devient arbre. Ses branches s'élancent vers le ciel et captent la lumière. L'homme prend alors la place qui lui revient dans l'abondance de cette forêt qu'est la société de ses semblables.

Celle qu'a occupée François Trucy, chère Françoise, imposait qu'en soit faite une relation aussi complète que possible pour tous ceux qui, par plaisir ou par devoir, sont aujourd'hui et seront demain appelés à en apprécier les fruits.

Voilà pourquoi nous écouterons l'évocation qui va suivre avec cette dilection qui ne s'accomplit que dans le souvenir.

II – François TRUCY, l'HISTORIEN

Gilbert BUTI

J'ai fait la connaissance, ou plus exactement la rencontre de François Trucy à Toulon au printemps 1985, un dimanche matin à la Maison du combattant, Porte d'Italie.

C'était à l'occasion d'une conférence donnée par Jean-Marie Guillon (mon collègue Professeur d'histoire contemporaine à l'université d'Aix-Marseille), une conférence portant sur son domaine de recherches à savoir : *la Résistance dans le Var* ; cette conférence avait été programmée par l'ANACR (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance). L'auditoire était clairsemé, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser que si François Trucy était venu là avec des arrière-pensées « électorales », sinon électoralistes, il devait être déçu ! Or, rien de tel ! Les réflexions et les questions que François Trucy a formulées au terme de la conférence ont dissipé mes « mauvaises pensées ». Les propos échangés avec le conférencier, J.-M. Guillon, et avec les organisateurs de la réunion (docteurs Tillman et Raybaud) ont montré le vif intérêt de François Trucy pour le sujet, pour la période et au-delà. Plus qu'une simple curiosité, il a fait montre d'un réel goût pour l'histoire.

Cet intérêt m'a été confirmé, peu après, par Fernand Braudel, qui était reçu par François Trucy à l'Hôtel de ville de Toulon, avant d'animer un colloque à Châteauvallon. Après cet échange protocolaire, Fernand Braudel m'a indiqué, en aparté : « vous avez de la chance d'avoir un maire soucieux du passé de sa ville, de sa région, et plus ! » Propos d'ailleurs recueillis peu après par la presse.

Cet intérêt pour l'histoire n'était ni artificiel ni conjoncturel, comme en témoignent les publications de François Trucy, en marge de lourdes responsabilités, de charges usantes et chronophages. Dans cette production, je distinguerai 3 objectifs majeurs :

1. Écrire une saga familiale
2. Comblent des vides dans l'histoire de Toulon, du Var et de la Provence
3. Collecter, sinon traquer, des documents, par « goût de l'archive » (Arlette Farge).

1. La saga familiale.

François Trucy a donc d'abord souhaité s'inscrire dans la « chaîne des générations » chère à Montaigne, conscient selon la belle formule de Paul Ricoeur, qu'en venant au monde « nous arrivons tous au milieu d'une conversation qui a déjà commencé. »

Dans une architecture initiale de 9 volumes, François Trucy a souhaité suivre les Trucy depuis le XVI^e siècle environ. Pour mettre au jour des racines qui plongent largement dans le cœur du Var, à Barjols plus exactement, et parvenir jusqu'au temps présent, il a mobilisé des « papiers de familles », à commencer par un *Livre de Raison* rédigé, en 1806, par un de ses ancêtres, le notaire François Joseph Victor Trucy (1766-1834). Outre les riches archives familiales, il a également exploité des dossiers de nature diverse déposés en plusieurs fonds d'archives : municipales, départementales et nationales. Car la restauration ou restitution de l'histoire, hantée par les absences, ne nous parvient souvent que par bribes. Pour reprendre les propos de Virginia Woolf, « l'historien biographe navigue entre ces écueils et avance sur la pointe des pieds vers une vérité difficile à atteindre. »

Qui plus est, il ne s'agissait pas pour François Trucy de dresser un simple arbre généalogique, mais de proposer, « une histoire des siens et, si possible, une histoire des autres ». Il n'a pas voulu retrouver les Trucy et leur temps, mais les Trucy **en** leur temps, c'est-à-dire en les situant dans leur environnement géographique, social, culturel, économique et politique. Dans cette saga, il a accordé une attention soutenue à la Révolution française. Avec le *Piège* (2012) et les *Suspects* (2014) il a notamment décrit et essayé de comprendre, si cela est possible, la Terreur. Cette séquence, lourde de sens, a été reprise et approfondie, alors que la maladie était là, avec le compagnonnage ou la complicité d'André Bérutti. Cet ouvrage, le dernier, a été entièrement dédié à *La Révolution et la Terreur à Toulon et dans le Var* (2024). Moment fort de la Révolution et de notre histoire contemporaine, la Terreur occupe une place centrale dans l'historiographie de la Révolution française et reste l'objet de vives controverses. Pour faire simple, au risque de caricaturer : pour certains auteurs (François Furet) la Terreur « mise à l'ordre du jour » avec la loi des suspects en 1793 est un « accident », un « dérapage » dans la marche de la Révolution et a trahi les idéaux (Droits de l'Homme et du Citoyen...) ; pour d'autres (Albert Soboul) c'est une « suite logique, nécessaire » pour sauver l'héritage de 89 menacé par la bourgeoisie. Manifestement François Trucy, qui ignorait sans doute ces débats ranimés à la suite du Bicentenaire de la Révolution, se situait dans la thèse de Furet en présentant 1793, ce moment « charnière », comme une rupture dans l'histoire de la République, dans la conquête de la démocratie, et un basculement vers la dictature.

En suivant les Trucy, François Trucy avec la complicité d'André Bérutti racontent les terribles mois de 1793-1794. Ils racontent, car l'« Histoire est récit ». Ils relatent des anecdotes lourdes de sens : ici à propos du port d'une cocarde par un apprenti de Solliès, là une perquisition à Fox-Amphoux. Ils relèvent des dénonciations et nous invitent à accompagner, grâce à un indispensable croisement de sources, la lugubre charrette qui conduit les condamnés, dont deux Trucy (père et fils), de Grasse, siège Tribunal révolutionnaire, jusqu'à Paris, prison de la Conciergerie, soit 920 km. La chute de Robespierre leur évitera *in extrémis* de monter sur l'échafaud, avec notamment le frère cadet (David) de Jean Étienne Portalis, qui était également dans cette sinistre charrette. François Trucy s'inscrit ainsi dans la « micro-histoire » (*microstoria* pour reprendre le nom du courant historiographique initié par des collègues italiens) qui n'est en rien histoire locale sous-entendue marginale. Ces faits illustrent ici, après d'autres mais comme d'autres historiens, le mécanisme de la Terreur, l'*Anatomie de la Terreur* (Timothy Tackett). Cette situation, ce glissement et les pratiques « terroristes » préfigurent les totalitarismes à venir et rappellent la fragilité des démocraties.

J'avoue rencontrer de mêmes itinéraires effroyables, de mêmes condamnations arbitraires dans mes travaux actuels dédiés à un négociant marseillais, Jacques Rabaud, exécuté à Paris en mai 1794, alors qu'il y avait été invité par le Comité de salut public pour résoudre des problèmes économiques. C'est dire que je ne manquerai pas de mentionner l'étude de François Trucy dans l'ouvrage en cours de rédaction.

Avec cette quête, François Trucy s'est livré à un devoir de mémoire familiale, mais surtout à un devoir d'histoire, à un devoir de citoyen tout simplement.

Les regards des Trucy de Barjols, décryptés par François Trucy, nous donnent à voir une histoire sociale de la Révolution longtemps négligée à pareille échelle, en ces mois tragiques. On suit, en parcourant les minutes notariales, comme l'a fait en partie François Trucy, les travaux et les jours d'hommes, de femmes, de voisins artisans, boutiquiers, soldats. J'avoue que j'ai eu la curiosité d'aller consulter aux Archives Départementales du Var (Draguignan) les minutiers Trucy pour y retrouver toute une vie locale faite de tanneur, perruquier, cardeur à laine, chapelier, aubergistes, plâtrier, boulanger, cordonnier, fabricant de papier.... Bref : le « cours ordinaire des choses (A.

Farge). Aussi, « cette étude peut prendre place dans l'actuel renouveau historiographique de la période révolutionnaire qui met en avant des parcours de vies et de familles, plus ou moins ordinaires » (Thomas Dodman). Dans ces conditions nous pouvons appliquer à François Trucy les propos de Marc Bloch :

« Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende.
Là, où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier ! »

2. En faisant un pas de côté, François Trucy a quitté un temps les siens, mais non le Var, pour éclairer l'année 1707. Non pas pour apporter une pierre nouvelle au fameux siège de Toulon, qui a fait l'objet de tant de publications, mais pour évoquer la Provence (le Var) « dévastée » par cet épisode militaire. Cette recherche permet de diriger le projecteur vers les campagnes, les hameaux et les bourgs sillonnés et meurtris par le déplacement des troupes du prince Eugène et du Duc de Savoie, (aller et retour). Cette publication donne une vision plus large à l'événement toulonnais, avec une attention portée au peuple, aux « gens de peu », qui n'est en rien démagogie ou populisme ! Dans cette collecte, et en « mal d'archives » (Jacques Derrida), François Trucy a visité des dépôts documentaires dans le Var mais bien plus loin. Il a fait œuvre « collective » en mobilisant des bonnes volontés, en comptant parfois sur sa notoriété. S'il n'a pas toujours réussi à obtenir l'aide espérée, il a retenu l'attention de certains : je me souviens ainsi des propos élogieux, quant à l'objectif de la recherche engagée, de mon collègue Alain Droguet, qui était alors directeur des Archives Départementales du Var à Draguignan. Un précieux recueil de documents, classés par ordre alphabétique des lieux, est désormais offert aux chercheurs, aux curieux qui voudraient, selon la formule consacrée, « aller plus loin ».

François Trucy n'était pas avare de ses remerciements en ouverture de ses publications, faisant état avec bienveillance des soutiens obtenus, mais n'hésitant pas à lancer, avec « humour » mais fermeté, quelques piques acérées en direction de ceux qui étaient restés indifférents à ses demandes. Je ne peux pas résister à la dernière ligne des remerciements placés dans le volume intitulé *Pièges* (p.5) :

« J'ai, en outre, une pensée inamicale pour ceux qui en revanche, ne m'ont ni aidé, ni encouragé, sans pour autant parvenir à me mettre des bâtons dans les roues. » Voilà qui rappelle, au passage, la détermination de l'auteur, François Émile Marie Paul Trucy...

3. Enfin, et dans cette même perspective, François Trucy a continué, en « bon académicien », à « rassembler ce qui est éparé » ! Chemin faisant, il a recueilli des textes, mais aussi des gravures, des cartes postales, des plans : le tout rassemblé avec soin (référéncé) et non exploité (ou si peu). Car cette moisson est mise à la disposition d'autres chercheurs, historiens de métier ou non, c'est-à-dire de chercheurs soucieux de définir des problématiques et « d'aller au charbon », en l'occurrence dans les fonds d'archives, et pas seulement chez Wikipédia ou dans les couloirs de l'IA. En cela, et en croisant les sources comme le font quelques membres de notre compagnie, François Trucy a fait œuvre d'historien. Conscient de l'ampleur de certaines tâches qu'il ne pourrait ou ne pouvait pas assurer (faute de temps ou compétence), il a eu la sagesse et la générosité de transmettre, de « passer » les documents rassemblés par ses soins et avec le concours de bonnes volontés.

Dans cet hommage forcément « superficiel », et en convoquant divers auteurs j'ai simplement voulu mentionner des « compagnons d'histoire », connus ou non de François Trucy, façon de souligner son intégration parmi ces chercheurs, et une certaine proximité.

J'ai appliqué, en toute liberté, ma grille de lecture sur les travaux de François Trucy, humaniste, « honnête homme », homme des Lumières. Enfin, j'ai souhaité rappeler, si besoin était, sa sensibilité à l'Histoire :

- une sensibilité qui va au-delà de Barjols, de Toulon et du Var,
- une sensibilité pour les siens, d'hier et d'aujourd'hui,
- une sensibilité que je devine partagée avec ses proches, avec ses très proches, en songeant notamment, si ma mémoire est bonne et en y associant étroitement comme il se doit Françoise Trucy, à une tragédie intervenue à Marseille, sur la Canebière, en 1934, discrètement évoquée et aux graves conséquences internationales.

Sensibilité, engagement, fidélité et pudeur.

III - François TRUCY, L'HOMME POLITIQUE

Gérard GACHOT

Prétendre évoquer en quelques minutes une carrière politique aussi dense et aussi diverse que celle du Docteur François Trucy relève de la gageure, mais c'est pourtant ce que je vais m'efforcer de faire pour saluer la mémoire de celui que j'ai eu le privilège d'appeler mon ami.

C'est en 1970, alors qu'il exploite avec succès, en compagnie de Françoise, le laboratoire de biologie de la Place Gambetta, que la politique va l'attirer, pour ne plus le lâcher pendant le quart de siècle qui va suivre. Il préside alors aux destinées du Club rotarien de Toulon sur Mer, qui deviendra ultérieurement le Rotary Club de Toulon. A son initiative, le club va lancer l'« opération dix mille arbres » de reboisement du Mont Faron, ravagé en octobre par un gigantesque incendie. L'opération, mise en place en novembre 1972, sera un succès, grâce notamment à l'appui du maire de Toulon Maurice Arreckx qui, entre temps, lui a proposé de rejoindre son équipe lors des élections municipales de 1971.

C'est ainsi que François va rejoindre l'équipe municipale toulonnaise et se voir confier la délégation aux Espaces verts, avant de prendre un peu plus tard la responsabilité de la délégation aux Finances.

L'aventure municipale commence, elle va durer 26 années.

Devenu Premier adjoint, il est élu une première fois maire de la ville en 1985, à la suite de Maurice Arreckx, qui prend alors la présidence du Conseil général du Var. Il est réélu en 1989, mais sera battu aux élections de 1995 par le candidat du Front National. Il quitte l'équipe municipale en 1986.

Entre temps il a été élu au Conseil Général du Var où il exercera ses fonctions douze années durant entre 1976 et 1988, et il sera également membre du Conseil Régional de Provence Alpes Côte d'Azur de 1976 à 1982.

Mais François Trucy ne se consacre pas exclusivement à sa ville, à son département et à sa région, il a en effet été élu sénateur du Var le 28 septembre 1986 et sera réélu en 1995 puis en 2004. Il se dévouera à cette activité nationale pendant 28 années, jusqu'en 2014. Il va exercer au Sénat ses

talents de gestionnaire, surtout à la commission des Finances dont il sera d'ailleurs secrétaire. Il s'intéressera aux budgets militaires - il était rapporteur du Titre 3 « Fonctionnement » du budget de la Défense - et à la sécurité civile ou encore à la mutualisation des moyens d'incendie et de secours. Il est aussi actif dans de nombreuses autres commissions, s'intéressant à l'agriculture et aux questions alimentaires, ou encore à l'accès en pharmacie en milieu rural. Il va également se consacrer au bon fonctionnement de l'univers des jeux et à la loi littorale ; c'est d'ailleurs l'amendement Trucy qui donnera le coup d'envoi à la construction de la station d'épuration Amphitria au cap Sicié.

Sénateur il aura notamment l'honneur d'être nommé parlementaire en mission par décision du Premier Ministre en date du 4 août 1993. Sa mission était d'étudier les conditions et les conséquences de la participation de la France aux opérations de maintien de la paix conduites par l'ONU, avec, bien sûr, une attention particulière aux aspects financiers. Et parmi ses propositions, déposées, conformément au délai qui lui était imparti, en février 1994, certaines sont encore source d'inspiration pour les gouvernements en place.

Pour revenir à son action dans le domaine des jeux, il est en 2010, dans le cadre de ses activités au sein de la commission des Finances du Sénat, l'un des grands artisans de la mise en place d'une régulation des jeux d'argent en ligne. Surnommé le Sénateur de la République des jeux, il est membre du Comité Consultatif des jeux, qu'il a créé et dont il finira par démissionner. Le titre assassin de l'un de ses premiers rapports « Les jeux de hasard et d'argent en France : l'Etat croupier, le Parlement croupion » devait marquer les esprits et son contenu reste toujours d'actualité.

Mais si le talent de François s'épanouit dans ses responsabilités sénatoriales c'est aussi et surtout dans la circonscription de sa bonne ville de Toulon qu'il va laisser une empreinte indélébile. Il n'est que de passer en revue la liste des réalisations qu'il a entreprises ou dont il est à l'origine. Ses actions de soutien à l'innovation et au développement ont souvent été déterminantes pour l'agglomération toulonnaise.

Rappelons brièvement quelques-unes des réalisations les plus marquantes.

Tout d'abord la validation du choix d'un tunnel routier pour traverser la ville. Le projet porté par François Trucy est adopté en 1987 et déclaré d'utilité publique en avril 1991. Les travaux, commencés avec le tube nord en janvier 1993 – il sera mis en service fin 2002 – se poursuivront avec le début de chantier du tube sud. Le tunnel avec ses deux tubes sera ouvert à la circulation en mars 2014.

Bien que le sujet ait fait polémique, la réhabilitation du centre-ville, entamée sous son impulsion dès le début de l'année 1986, a éradiqué le ghetto de la vieille ville. Et le centre Mayol sera ouvert au public en avril 1990.

Le Palais des congrès Neptune, réalisé en trois années entre 1988 et 1991, est inauguré par François le 28 septembre 1991, et l'ancien adjoint au maire, délégué tourisme que j'étais, peut témoigner que nous avons là un outil de communication et de support événementiel remarquable, qu'il convient aujourd'hui de protéger des premières atteintes de l'âge. Et la salle de spectacle Zénith Oméga, dont le chantier lancé en 1986 s'est terminé en août 1992, capable d'accueillir près de 9000 spectateurs, est un autre témoin de l'ambition de François Trucy pour sa ville.

Le domaine culturel n'était pas le moindre de ses soucis et l'action de François Trucy, maire de Toulon, dans le développement de Châteauvallon, théâtre national de la danse et de l'image, mérite une attention particulière. Son expansion remarquable, puisqu'en terme de fréquentation le

théâtre passera de 5.000 spectateurs en 1985 à 25.000 en 1990, a été rendue possible grâce en large part au soutien sans faille de la mairie qu'il animait.

Je terminerai cette brève énumération en évoquant la station d'épuration d'Amphitria du Cap Sicié, déjà évoquée, qui assure le traitement des eaux usées des 400.000 habitants de sept communes, dont Toulon. S'il n'est pas à l'origine du projet, François Trucy en a été l'ardent défenseur et il sera l'un des promoteurs de la décision prise en 1991 par le Syndicat Intercommunal de la Région Toulonnaise de construire la station, qui fonctionne de manière ininterrompue depuis 1997.

J'aurais pu évoquer tout aussi bien son action d'élus pour la réalisation de l'usine d'incinération de Lagoubran, la création en 1988 de Toulon Var Technologies ou encore l'organisation en 1990 du premier festival de jazz, qui prendra en 1996 le nom de « Jazz à Toulon ». Son ami, le musicien Jean Dionisi, qui fut l'un des acteurs de cette aventure pionnière, se souvient encore avec émotion de la création, lancée par François, de « Jazz à la Porte d'Italie » dont il lui avait confié l'animation.

Mais s'il est vrai que 25 années consacrées à son pays et plus d'un demi-siècle passé au service de sa région, de sa ville et de ses concitoyens donnent à François Trucy une stature politique de tout premier plan, c'est finalement de l'homme à l'écoute de son pays, de sa terre, de ses origines, passionné d'histoire et friand de nouveautés, fidèle dans ses convictions comme dans ses amitiés, que nous conservons l'image et le souvenir.

IV - FRANÇOIS TRUCY, UN HOMME ET UNE VILLE

Yves STALLONI

Dans un poème de 1860 intitulé « Le Cygne », Charles Baudelaire exprime, en deux alexandrins, un regret :

Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel).

Ce rapport nostalgique du poète à sa ville pourrait préfigurer la convergence affective, culturelle, politique, qui, au fil des décennies, s'est établie entre François Trucy et sa propre ville, Toulon.

Les preuves de cette chaîne personnelle et intensément solide seraient faciles à recenser pour un homme né à Toulon, qui y a élu résidence, qui y a mené sa carrière professionnelle de médecin biologiste avant d'en devenir le premier magistrat pendant dix ans, puis son représentant parlementaire, élu à la Chambre haute. Mais plutôt que de rappeler ces évidences relevant de la part publique, retenons une pratique privée de François Trucy, un *hobby* qui peut paraître accessoire, voire futile, alors qu'il est chargé d'une signification symbolique : la collection de Cartes Postales anciennes consacrées à Toulon. Une véritable métaphore de l'attachement de l'ancien maire à sa ville.

Il serait vain de vouloir décrire en détail cette exceptionnelle collection composée de plusieurs milliers de pièces. Nous pouvons, en revanche, en dégager quelques axes de classement qui parviennent à dessiner les contours de la relation du collectionneur à sa ville et, de manière

indirecte, à délimiter les caractères spécifiques, les itinéraires, le complexe spatial permettant de définir « la forme d'une ville ».

Les livres publiés par François Trucy, souvent nourris de cette collection, nous y préparent parmi lesquels l'ouvrage intitulé *Naguère*, dont le sous-titre annonce la perspective documentaire : *Vagabondages dans le temps et l'espace du Toulon des quartiers, des lieux-dits disparus ou qui sont en train de le faire sous nos yeux.*¹ Le terme « vagabondages » n'est pas choisi au hasard, il signale une errance, une déambulation urbaine, une appropriation libre et personnelle, sans plan concerté, une *mobilité* physique autant que spirituelle. Quant aux mots « espace » et « temps », évidemment inséparables et liés au mot « vagabondages », ils rappellent que François Trucy s'intéresse moins – tout au moins pour sa collection – à la ville actuelle ou moderne, celle qu'il a dirigée, transformée, embellie, mais à une représentation datée et devenue, au gré des années, quasi fantasmatique. Un Toulon mythique, celui qu'ont célébré les poètes et les écrivains de la Belle Époque ou des Années folles.

Une façon d'appréhender la cité est de s'attacher aux quartiers, repères signifiants pour une époque reculée, celle d'avant l'uniformisation urbaine et la mobilité liée à l'automobile, celle où les cartes postales ont commencé à se répandre et à s'échanger, c'est-à-dire surtout à partir du début du XX^e siècle, « l'âge d'or de la carte postale ».

Dans ce temps pas si lointain qu'a connu et aimé François Trucy, le quartier est un peu comme un village à l'intérieur de la ville, une paroisse laïcisée, un lieu réduit, à échelle humaine, assurant une socialisation de proximité. S'y regroupent des habitants qui souvent se connaissent, qui vivent là ensemble depuis plusieurs générations, qui fréquentent les mêmes lieux (l'église, le café, l'épicerie, la boulangerie, l'école pour les plus jeunes, parfois le cinéma), qui ne sentent pas la nécessité d'aller voir ce qui se passe ailleurs, dans un quartier inconnu, éventuellement hostile, ou de se rendre au « centre-ville » – sauf pour des formalités administratives ou pour des occasions exceptionnelles.

Le Toulon de Trucy n'échappe pas à ce maillage topographique qui peut correspondre à une distribution sociologique, les quartiers populaires (Le Pont-du-Las, La Loubière, Rodeillac, La Palasse) faisant contraste avec des quartiers réputés bourgeois (Claret, Brunet, Le Cap Brun) ou réservés à une catégorie socio-professionnelle comme Le Mourillon, où sont majoritairement installés les officiers de marine et leurs familles, ainsi que l'illustre Claude Farrère dans son roman toulonnais *Les Petites alliées*.

Mais la presque résidence de la Mourillon et les calanques pittoresques du Cap-Brun ne se limitent pas à être des quartiers d'habitation, ils sont aussi des ouvertures sur la mer, ce qui fournit un autre sous-thème dans le classement des cartes postales du collectionneur, et renvoie à une autre spécificité de Toulon célébrée par François Trucy : une ville maritime et un port. Toutes les représentations imagées de la ville accorderont une large place à ce lieu emblématique qu'est le port, les quais, les bateaux à l'ancre, élégants pointus de pêcheurs, ou imposants bâtiments de guerre, et, extension naturelle du port, les bars à matelots qui s'alignent dans les ruelles de « Chicago », ce quartier chaud que concurrence « Le Chapeau rouge » et « le Pavé d'amour » choisi par Jean Aicard comme décor d'un de ses romans.

Dans la collection Trucy, le dossier consacré aux zones portuaires civiles de Toulon est, naturellement, l'un des plus étoffés, composé de soixante chapitres recouvrant la totalité du lieu, d'ouest en est, avec des vues d'ensemble ou des représentations de détail, comme, pour s'en tenir à un seul exemple, cet espace remarquable, aimé des Toulonnais et qui parle au cœur du maire honoraire, « le carré du port ». Il ne s'agit pas d'une place, mais d'une légère avancée quadrangulaire du quai Cronstadt, située au niveau de l'ancien Hôtel-de-Ville dont le balcon est

¹ Éditions Livres en Seyne, 516 pages, 2021.

orné des fameux Atlantes sculptés par Pierre Puget, un lieu où le maire François Trucy a célébré de nombreux mariages.

Le port, c'est encore l'endroit d'où l'on embarque les vivres pour l'escadre, où les pêcheurs traînent leurs filets, le rendez-vous où l'on vient bavarder ou flâner, ou observer le ballet des chaloupes de la Marine, le point focal où les matelots en col rayé et pompon rouge croisent les bourgeois en costume sombre, et où l'on s'attarde au pied de la statue du *Génie de la Navigation* qui pointe son doigt vers le large et qui, tournant le dos à la cité, a été, par facétie, surnommé Monsieur de Cuverville. Un sous-dossier de la collection de François consacré à la statue contient pas moins de quinze cartes postales – dont certaines en couleurs. Le monument et son emplacement ont été des repères essentiels pour la population toulonnaise ; ils le sont un peu moins aujourd'hui, la ville étant davantage tournée vers l'intérieur.

Ce qui est une invitation à quitter le bord de mer pour remonter, en cherchant toujours à cerner la « forme de la ville », vers le « Boulevard » qui, lui aussi, possède son histoire et sa mythologie. Cet axe qui sépare la cité en deux parties porte le nom de Boulevard de Strasbourg (après s'être appelé Napoléon III), mais les Toulonnais se contentent de dire « le Boulevard ».

Le futur carabin François Trucy a sans doute connu, dans son enfance, la belle animation de cette artère plantée de platanes, bordée d'élégants immeubles « haussmanniens » aux façades ouvragées. Un important corpus imagé de sa collection en garde le souvenir, celui de ses cafés prestigieux d'alors, *Le Guillaume Tell*, *La Taverne alsacienne*, *Le Claridge*, *L'Apollo*, *Le Coq Hardi* ; celui du *Casino*, salle de théâtre où se donnaient des réceptions joyeuses, des vaudevilles et des concerts ; celui de la Place de la Liberté, où, comme la jeunesse d'alors, François a pu pratiquer la « diagonale », façon institutionnelle de traverser la place en oblique, et dans les deux sens, en empruntant la voie asphaltée qui permettait d'échapper à la terre battue.

Dix dossiers du « recueil » Trucy, contenant chacun entre quinze et cinquante cartes postales (soit plus de trois cent pièces), ont pour objet cette place centrale et son bassin orné d'un groupe de statues constituant le « Monument de la Fédération » réalisé en 1889 par les frères Allar. Plus avant, vers l'est, sans être gêné par la circulation automobile, alors réduite, mais en prenant garde au bruyant tramway, l'adolescent prend le temps d'admirer le Grand Théâtre, le plus remarquable édifice de la ville, avant d'arriver à la porte monumentale du lycée Peiresc, établissement réservé aux garçons où le jeune François va préparer ses Humanités.

La promenade dans la ville nous emmènerait, toujours guidés par les vieilles cartes postales de François, en d'autres lieux emblématiques, souvent disparus ou transformés, parfois résistant difficilement aux assauts de la modernité : le légendaire cours Lafayette et son marché, la rue d'Alger où tiennent enseigne des commerces importants, la Place d'Armes avec son défunt Kiosque à Musique, le Jardin de la Ville (de son vrai nom Alexandre 1^{er}), récemment réhabilité, la place Puget, les fontaines (du Lion, de la Régie, des Pucelles, de l'Intendance, des Trois-Dauphins, etc.), les casernes qui rappellent la vocation militaire de la cité, de même que les fortifications et les Portes : Nationale, Neuve, Notre-Dame, Saint-Anne, d'Italie, de France...

C'est à de telles composantes urbaines que se reconnaissent les caractères aidant à délimiter la « forme » d'une ville, le mot forme pouvant alors recevoir un autre sens, celui qui s'applique à une matière, à un principe d'organisation et qui se rapprocherait alors de l'âme de la ville, ou de son esprit, du « génie du lieu », pour employer une expression due à Michel Butor, c'est-à-dire ce qui en fait sa particularité et son identité.

Les « vagabondages » auxquels nous invite François Trucy ne sont pas seulement destinés à ressusciter un passé par le biais de l'image, ils veulent aussi, plus discrètement, nous conduire à découvrir la vérité de sa ville. En figeant la cité dans un temps du passé, dans une *représentation* du passé, François, grâce à sa collection, la sanctuarise, lui donne un contour définitif, tente de la

soustraire aux transformations. Cette image « intouchée » de Toulon, sorte de reconstruction *a posteriori*, nous aide à dégager les caractères définissant la ville que, pour simplifier, nous résumerions à trois adjectifs qui pourraient presque s'appliquer à François Trucy lui-même : populaire, rebelle, contrastée.

Populaire, Toulon l'est à l'évidence. Certaines villes du sud – Aix, Avignon, Cannes – exhibent leurs atouts et en tire vanité et renom. Toulon, sans patrimoine remarquable, joue une autre carte, celle de la modestie conforme à sa devise *Concordia parva crescunt*, « La concorde fait grandir les choses humbles ». La ville de Raimu et de Trucy accepte d'être considérée comme populaire, elle, dont l'activité principale et quasi unique est longtemps venue de l'arsenal où de courageux ouvriers s'appliquaient à construire des navires qui seraient commandés par des officiers bretons. Car les Toulonnais se sentent peu marins. Ils se veulent plutôt sédentaires, prudents, attachés à la terre ferme et à un toit. Pourquoi aller chercher ailleurs ce qui est offert généreusement sur place ? Un proverbe bien connu qu'on cite souvent en provençal, utilisé en épigraphe par François Trucy dans l'un de ses livres le « *Grand Almanach* » intitulé *Jadis*, est assez révélateur de cette répugnance aux départs : « *Qui si lèvo de Touloun si lèvo de la raisoun* » (Qui se lève de Toulon, se lève de la raison). Restons entre nous, méfions-nous des mirages de la notoriété, ne nous poussons pas du col, accommodons-nous d'une image peu flatteuse ou brouillée : la cité n'a nul besoin du paraître, lui préférant l'être.

De là découle une seconde caractéristique : l'indépendance qui peut aller jusqu'à la rébellion. La ville est rétive à l'autorité, préférant l'indiscipline à la soumission, redoutant les conflits, bien que cultivant la contestation. Quitte à faire des choix risqués, peu compréhensibles, allant contre ses intérêts : l'allégeance à l'Angleterre pour échapper à la Révolution, le sabotage de la flotte, le vote pour des partis extrêmes. La ville qui a abrité pendant plusieurs siècles les galères puis le bagne, a toujours manifesté de l'indulgence à l'endroit des proscrits, des marginaux, voire des voyous ou des truands qui y ont longtemps prospéré. La version acceptable de ce penchant pour la subversion se retrouve dans le *rugby*, véritable religion toulonnaise depuis plus d'un siècle, une religion à laquelle François a lui-même adhéré, lui qui était un assidu du stade Mayol. Ce rugby cher à son cœur est un sport rude, fait de coups, de sang, de larmes et de boue ; il est majoritairement pratiqué par des ouvriers, des matelots, des dockers, des gens du peuple natifs de Besagne, ce quartier populaire aujourd'hui disparu, dont le nom vient du mot italien *bisogno*, (« travail »), baptisé ainsi par les immigrés génois ou piémontais venus travailler dans les chantiers navals. À l'image de la ville.

Une image sans doute à nuancer car, comme le Paris de Baudelaire, « Toulon change » ou plutôt offre une image autre, plus contrastée, difficile à cerner. C'est une troisième spécificité de la cité : son mystère. Cette ville au passé rebelle ne se livre pas, cultive sa différence et entretient ses secrets, demandant à être apprivoisée. Sa population est, à l'image de son architecture et de sa structure : variée, multiple, manquant d'homogénéité. S'y retrouve dans une mosaïque mal jointe des communautés différentes qui cohabitent sans trop de heurts. Les Toulonnais de souche en premier, les *mocots* – dont François Trucy peut s'estimer le digne représentant –, mais aussi les Alsaciens, les Bretons, les gitans, les Africains, les Pieds-Noirs, d'implantation plus récente. Autre contraste : nous sommes dans une ville du sud, dans un port, mais situé, comme Gênes ou Naples, au pied d'une petite montagne qui a valu à la ville, privée, par punition, de son nom historique, d'être appelée « Port-la-Montagne », désignation pas si mal choisie. Cette alliance d'une nature sauvage (celle du Faron, du Coudon, du Baou, ou d'autres collines proches) et d'une mer doucement alanguie près des rivages ou sournoisement agitée dans les criques torturées peintes par Courdouan, Nardi ou Tamari, nous ramène à Camus se réjouissant du « grand libertinage de la nature et de la mer² ».

² A. Camus, *Noces*, Gallimard, coll. « Les Essais », 1950, p. 16.

Faut-il voir dans cette diversité – qui peut être désordre – une raison de son charme et de l'amour que lui porte François ? Ou dans son goût pour l'insoumission ? Ou dans son refus de l'affectation et du chic – bien que de récentes évolutions corrigent l'ancestrale tentation plébéienne ? Faut-il s'accommoder de ces disparates et de ces faiblesses en appliquant à Toulon le jugement que Julien Gracq réservait à Angers : « Elle partage [...] la disgrâce attachée à ces élèves dont les bulletins trimestriels indiquent soucieusement qu'ils *ont besoin de mieux faire*³. »

François Trucy, le collectionneur, le Narrateur et l'ancien maire le savait bien : Toulon « *peut mieux faire* ». Sa ville est loin d'être parfaite, idéale, modèle ; elle serait même un peu bancal, claudicante, mal fichue. Mais ses défauts tournent à son avantage, la rendant familière, proche, attachante, et surtout totalement *humaine*, qualité et forme ultimes qui inclinent à l'indulgence et appellent l'affection, celle du poète Vérane comme celle du sénateur Trucy qui aurait pu faire siens ces vers à la gloire de sa ville :

Et c'est pour cela que je t'aime, ô ma cité !
Que je puis refermer mes yeux sur ton image
Que j'honore, grecque et moresque, ta beauté,

Et que, loin de tes bords au cours de maints voyages,
Ô Toulon ! j'ai vers toi, mon lumineux berceau,
Comme un croyant tourné chaque jour mon visage

Et souhaité bâtir dans tes murs mon tombeau⁴.

³ J. Gracq, *La Forme d'une ville*, José Corti, 1985, p. 18.

⁴ L. Vérane, « À Toulon », in *Les étoiles et les roses*, Poèmes choisis, Maison de la Poésie, 1996, p.53.